

UNE ANNÉE DE LA VIE D'UNE FEMME.

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

1867

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2011 –

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 P.
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE
FAMILLE 244 P. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 P. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203
P. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 P. 18,00 ☐

BENGALE 225 P. 18,00 ☐

La trilogie du Val Argand :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191
P. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 P.
18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND, 284 P.
20,00 ☐

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAÏTABLE 209 P.
17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 P. 19,00 ☐

La bilogie de Duchesse:

LA PETITE DUCHESSE 221 P.
18,00 ☐

ALBERTE 215 P. 17,00 ☐

La bilogie de Mandarine

MANDARINE 281 P. 19,00 ☐
TOMBÉE DU NID, 237 P. 18,00 ☐

BIGARETTE 152 P. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 P. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE
PREMIER TABLEAU 150 P. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 P. 18,00 ☐

DE TROP 177 P. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 P. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 P. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 P.
18,00 ☐

CALINE 231 P. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 P. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 P. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 P. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 P. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 P. 16,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 P. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 P. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 P.,
14 ☐

BONASSE, 274 P., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 P., 13 ☐

DEUX BIJOUX, 141 P., 14 ☐

HISTOIRE INTIME, 258 P., 19 ☐

MON SILLON 201 P., 17 ☐

LA CLEF D'OR 245 P., 18,00 ☐

UNE ANNÉE DE LA VIE DUNE

FEMME 188 P., 16,00 ☐

Présentation des principaux personnages de cet ouvrage :

La famille Champtereux :

Monsieur (†) et Madame (dite **Grande-mère**) de Champtereux dont :

- Ferdinand de Champtereux (†) qui épousa **Anna**, la rédactrice de ce journal.
 - De ce mariage est issue la petite **Anne**.
- **Monsieur de Champtereux**, qui s'allia à une demoiselle de Belauray (†), dont il eut quatre enfants :
 - **Renaud**
 - **Yseult**
 - **Renée**
 - **Henri**

Personnages apparentés à la belle-famille d'Anna :

Emmanuel et **Aimée de Belauray**, beau-frère et belle-sœur de Monsieur de Champtereux.

Monsieur, Madame de Saint-Florent et leurs trois enfants, **Arthur, Émile et Marie**, dit *Mimi*, cousins des quatre enfants de Monsieur de Champtereux.

Voisins et amis :

Monsieur, Madame de la Géronnière et leur fille, **Louise**.

Gustave du Bally, ami de Renaud.

Madame d'Aubusson, née Mademoiselle du Bally.

Relations personnelles d'Anna :

Pauline Dessard, une amie de pension.

Cécile Dessard, sœur de Pauline, qui a épousé **Monsieur Dormicourt** dont elle a eu huit enfants.

Clémence Dessard, cousine de Pauline.

SEPTEMBRE

Le 15 septembre.

ME voici donc encore blottie dans un wagon avec ma petite Anne sur mes genoux ! Dieu merci, nous sommes à peu près seules. J'aperçois bien là-bas, dans le fond, une sorte de paquet que je suppose être un monsieur endormi, mais il est si bien enveloppé dans son manteau, son cache-nez, sa casquette, que...

Voilà Anne partie pour faire une excursion dans le wagon. Sa balle est allée tomber aux pieds de notre compagnon de voyage. Il écarte son manteau, se baisse, la ramasse et la lui rend avec un demi-sourire qui éclaire une figure assez belle, mais singulièrement pensive. Après avoir regardé l'enfant, il s'est tourné pour regarder la mère. Des yeux bleu foncé se sont attachés sur moi, des yeux tristes. Les yeux de cette couleur, quand ils sont aussi profondément cernés et que les cils et les sourcils sont très noirs, donnent généralement à la physionomie une expression mélancolique. J'ai fait signe à Étienne de ressaisir ma fille, dont la petite main se dirigeait vers une figure chinoise sculptée sur la pomme de la canne du Monsieur aux yeux tristes.

Étienne l'a appelée en portant la main à la grande poche de son tablier. Anne, qui sait ce que cela veut dire, est revenue promptement s'installer dans le compartiment occupé par sa bonne. En suçant sa praline elle prend un petit air endormi d'assez bon augure. La pauvre petite commence à trouver le voyage long, elle m'a avoué qu'elle s'ennuyait beaucoup en wagon maintenant. Cet ennui la porte au sommeil.

Elle dort enfin, nous avons tous l'air de dormir en ce moment, mais si les autres dorment comme moi ils ne dorment guère. Maintenant que je touche au but de mon voyage, il y a un tel brouhaha dans mon cerveau et une telle émotion dans mon cœur,

que je ne sais s'il y aurait au monde un narcotique assez puissant pour me faire dormir. Que sera pour moi cette famille qui m'a repoussée, et vers laquelle l'intérêt de ma fille m'oblige à retourner ? Voilà la question que je m'adresse non sans trembler. À tout instant du jour je vois se dresser devant moi, cette majestueuse mère de mon mari, qui m'a écrasée d'un tel dédain ; je vois paraître à ses côtés mes nièces, cette Yseult, aussi belle que ses marraines des romances de chevalerie, qui m'écrit des billets parfumés si polis, mais si froids et si courts, Renée, qui me donne en plus ce que sa sœur me donne en moins, un peu d'amitié, et qui me dit si gracieusement : « Nous vous attendons avec une vive impatience, nous mourons d'envie de connaître notre vénérable tante, qui n'a pas trente ans (pardon, ils sont sonnés), et qui paraît dans ses lettres si spirituelle et si gaie. Quand Grande-Mère s'enclora dans son pavillon nous ferons des folies sous la surveillance de tante Aimée. Venez donc bien vite ! »

Ah ! tante Aimée ! C'est vers elle que je vais. Et pourtant elle est pour moi... l'étrangère dans cette maison, qui devient momentanément la mienne. Si elle n'est rien à ma fille par le sang, je le devine, elle lui sera tout par le sentiment. Dans le passé, cette tante Aimée, qui n'est pas ma tante, apparaît toujours pour concilier, consoler, adoucir. Lors de mon mariage elle m'a écrit pour atténuer la dureté de ma belle-mère, elle m'a fait délicatement entendre que sa propre sœur avait eu des moments bien difficiles à passer ; elle m'a écrit, quand je suis devenue veuve, pour m'annoncer que l'orage se dissipait, que les préventions diminuaient. C'est elle enfin qui m'a rappelée, au nom de madame de Champtereux, et c'est elle encore, j'en suis sûre, qui a inspiré à ma belle-mère le désir de connaître sa petite-fille. Relire sa dernière lettre ranimerait peut-être mon courage, relisons-la :

« Ma chère enfant,

« Il ne s'agit pas cette fois, ainsi que vous paraissez le craindre, d'un caprice de madame de Champtereux. Elle vous attend, elle compte sur vous, elle ne met pas en doute que vous n'acceptiez

l'invitation qu'elle vous adresse. Je dois même vous en avertir, si vous repoussez la main conciliatrice qu'elle vous tend, ce sera fini entre vous. Madame de Champtereux, que la fortune a un peu gâtée, ne connaît pas le bonheur d'oublier. Elle a les tendresses et les rancunes très vives. Elle a beaucoup souffert par celui que vous avez perdu. C'était cependant son aîné, son préféré, l'enfant qu'elle a le plus passionnément aimé. Il faut lui tenir compte de ces souffrances-là. Consultez donc, en cette grave circonstance, non vos propres répugnances, mais l'intérêt de votre enfant. Je n'ai pas besoin de vous parler de mon affection pour les enfants de ma sœur, mais je serais désolée que madame de Champtereux déshéritât la fille de son fils. Faites donc le sacrifice que les revers de fortune qui vous atteignent vous commandent de faire. Acceptez l'hospitalité qui vous est offerte de si bon cœur. Vous vous effrayez bien à tort, nous serons ici beaucoup à vous aimer. Mon beau-frère a toujours blâmé l'injustice de sa mère à votre égard. Il reportera sur votre petite fille l'affection toute paternelle qu'il avait pour votre mari. Mes nièces et mes neveux vous regarderont comme une sœur. Vous nous prendrez avec nos défauts et nos imperfections, vous jouirez de nos joies, vous compatirez à nos chagrins, vous serez enfin une partie de cette chère famille que j'aime le plus après Dieu.

« Votre bien affectionnée

« AIMÉE DE BELAURAY »

Le parfum de bonté qui s'exhale de cette lettre pénètre jusqu'à mon cœur. C'est un calmant pour mes appréhensions. Mais voici une autre lettre, qui porte aussi le timbre d'Angers, et qui parle un autre langage. Il est peut-être imprudent de la relire, mais elle est amusante et contient de si précieux renseignements !

« Jusqu'ici j'ai éludé tes questions pressantes, ma chère Anna, je t'ai dit que je connaissais peu ta belle famille, ce qui est à peu près vrai ; je t'ai dit que tout l'Anjou en faisait l'éloge, ce qui est tout à fait exact Cela ne te suffit pas ; tu insistes, tu veux connaître, dis-tu, les mauvais côtés, voir les ombres. Eh bien,

voici la famille de Champtereux peinte en laid. Madame de Champtereux a un caractère redoutable. Elle a soigneusement conservé tous ses défauts d'enfant et de jeune femme. On la dit capricieuse, méprisante, volontaire, égoïste, despote. Elle a des moments charmants et des moments affreux, elle vous mange de baisers ou vous mord cruellement. Je vais terminer ce portrait réaliste et peu charitable, par ce que je connais le mieux d'elle, son extérieur. C'est encore une très belle femme, toujours très richement vêtue, qui mène ordinairement en laisse la sœur de feu sa belle-fille. Tu le sais, à la mort de sa sœur, la dévouée mademoiselle Aimée de Belauray est venue tenir la maison de son beau-frère. C'est une sainte, une martyre, ou tout simplement une chrétienne, dans toute la beauté et la force du mot. J'ai beau faire le tour de sa personne, je ne vois pas un côté défectueux, quoi qu'en dise ma cousine Clémence qui ne l'aime pas. Elle est souvent faible de caractère, dit-on. Ceux qui la connaissent savent que sa prétendue faiblesse est de la vertu pure. Elle n'a en définitive que l'autorité de l'affection, et quand elle cède, elle ne fait bien souvent qu'obéir à contrecœur.

« Mademoiselle Yseult, la première beauté d'Angers, est fière, un peu hautaine même, gaie jusqu'à la folie parfois, parfois morne à repousser. Elle plaît un jour, elle déplaît le lendemain, on l'aime, on la déteste. Ces caprices de caractère mis à part, il reste une femme magnifiquement douée, une de ces personnes qui subjuguent le cœur, mais qui ont malheureusement pour la tyrannie des dispositions qu'elles cultivent.

« Mademoiselle Renée ne fait que paraître, madame de Champtereux lui ayant permis de prolonger son séjour dans le couvent où elle a été élevée. Son idole, la blonde Yseult, lui suffisait. Renée est une gracieuse créature, presque aussi jolie que sa sœur, mais elle a moins d'éclat. Elle n'a ni sa taille superbe, ni son grand air. On la dit très gaie, très douce, très spirituelle, un peu collet monté. C'est tout ce qu'on lui trouve de répréhensible. Monsieur de Champtereux est un homme aimable qui regarde danser ses filles avec une patience exemplaire et qui paraît grandement heureux quand il a la mignonne Renée à son bras.

Monsieur Renaud est un beau lion sans la moindre cervelle. Il compte parmi nos fous, mais on le dit pétri d'esprit, de malice, de gaieté. Je le connais peu. Je l'aperçois quelquefois de loin sur un cheval emporté ou dans un bateau qui va chavirer, ou perché sur une voiture étrange, lancée à toute vitesse, rarement dans une situation raisonnable. Monsieur Henri est un long garçon fluet, encore élève des Jésuites. Sa figure imberbe est grave, et quand il se promène avec son frère Renaud, on dirait que c'est lui l'homme et Monsieur Renaud l'enfant.

« En somme, ma chère Anna, ta belle-famille forme un tout brillant, et il n'est personne qui ne tienne à l'honneur de hanter ses salons. On s'y amuse en très bonne compagnie, et cela devient si rare ! Je t'ai franchement dit tout le mal que j'en sais et, je puis te l'affirmer, les médisants et les jaloux ne découvriront pas autre chose. Je ne désespère donc pas de te voir devenir Angevine. C'est mon plus vif, mon plus cher désir.

« Ton amie affectionnée

« PAULINE DESSARD »

On vient de jeter le nom d'une station. Ne l'ayant pas entendu, je fais de vains efforts pour arriver à l'écrêteau placé à chaque gare. Le Monsieur aux yeux tristes a deviné mon désir, et de son coin il a prononcé ce nom d'une voix grave, mais très harmonieuse. Je l'ai remercié et nous sommes repartis.

Étiennette et Anne dorment toujours pendant que je griffonne. Les cheveux blonds d'Anne lui couvrent à demi la figure, son attitude est pleine de grâce, elle est blanche comme un lis, je la trouve charmante. Qu'en pensera sa grand'mère ? On me paraît très riche en qualités brillantes dans cette famille de Champtereux, très riche en beauté surtout. Ma petite Anne est-elle vraiment jolie ? Il me semble que j'en doute à cette heure. Pourquoi ce doute ridicule ? Elle est ravissante. Pourtant ses traits sont bien irréguliers, elle a le front... un peu bas ; le nez... un peu plat ; la bouche... un peu grande ; l'ovale de la figure... un peu court. Mais je n'avais jamais remarqué tout cela, je croyais ma

filles jolies en tout point. Ma tante était si persuadée qu'elle l'était ! Mais y voyait-elle bien clair, ma pauvre tante ? Hélas ! elle n'a fait dans sa vie que deux actes importants : mon mariage et la capitalisation de sa fortune. Sa fortune capitalisée est devenue la proie d'un fripon. Mon mariage ! ah ! c'est là surtout qu'elle a manqué de clairvoyance. Quelle résistance pouvais-je raisonnablement faire, inexpérimentée ainsi que je l'étais ? Je n'avais qu'à obéir, j'ai obéi, j'ai épousé un moribond, et ma vie... Mais pourquoi revenir sur ces choses passées ? paix aux morts !

Ils sont bien vivants, ces jeunes gens qui passent. Ont-ils donc juré d'aller aussi vite dans leur chemin que nous sur nos rails. On le dirait. La course de ces deux voitures donne le vertige. Le Monsieur aux yeux tristes vient de leur accorder un coup d'œil.

Quelque chose d'amer passe sur sa figure, et je l'entends murmurer ces mots :

« Pauvres fous ! »

J'ai un peu dormi, je crois, je ne sais plus du tout où nous sommes. Encore une halte. Il me semble et que nous entrons dans une grande ville. Le Monsieur aux yeux tristes se lève. Il est petit. Son manteau glisse, il est à peu près bossu. Il tourne vers moi sa figure sérieuse, me salue et dit :

« Angers, madame. Nous sommes arrivés. »

*

* *

Le soir, même jour.

Je suis installée à l'hôtel d'Anjou. Dans les salles d'attente de la gare il y avait de hautes glaces qui m'ont donné à réfléchir. L'image qu'elles me renvoyaient n'avait rien de très flatteur. Mes vêtements étaient gris de poussière ; j'avais les traits tirés, la figure noirâtre, des rides partout. Je n'y aurais seulement pas songé s'il s'était agi de descendre chez une amie. Mais arriver dans cet équipage chez Madame de Champtereux était au moins maladroit.

Je me suis représenté cette belle douairière, si richement vêtue, jetant un regard de suprême dédain sur cette petite femme poudreuse, chiffonnée, sans beauté, sans grâce, que son fils a eu le mauvais goût d'épouser. Et mes nièces donc, ces roses en fleur ! Mon parti a été pris sur-le-champ.

Au lieu de demander le chemin de la rue des Lices, je me suis fait indiquer un hôtel, et j'attends paisiblement mon dîner en faisant la toilette de nuit de ma fille. Décidément Anne a le nez trop plat. Il faut que j'entoure ce petit nez-là de papillotes pour le jour de la présentation.

*
* *

Six heures.

Anne dort, je me sens la tête pesante. Mes nerfs un peu tendus ont besoin de se détendre. De ma fenêtre j'aperçois des arbres, des pelouses. Il y a là sans doute un jardin public. Ma toilette est sévère et mon air fatigué révèle une voyageuse. Je vais aller respirer là un peu d'air frais.

*
* *

Huit heures.

La première personne que j'ai rencontrée dans le jardin du Mail a été une personne de connaissance.

Le Monsieur aux yeux tristes fumait solitairement un cigare, appuyé contre le tronc d'un arbre.

Quand je suis passé près de lui, il a ôté son cigare de sa bouche, et m'a saluée. Puisqu'il habite Angers, je regrette de

n'avoir pas continué la conversation flottante qui de loin en loin avait l'air de commencer entre nous. Il n'est plus jeune, il a l'air distingué, et il connaît peut-être ma belle-famille.

Je me suis assise sur le premier banc venu. L'air me faisait du bien, mon cerveau se détendait, je jouissais de mon repos, et je regardais à peine la foule des promeneurs. Tout à coup une voix jeune a dit tout près de moi :

« Enfin voici un banc à peu près libre. »

Je me suis détournée et j'ai aperçu un groupe assez compact, composé de personnes de la plus haute distinction. Une grande dame voilée s'est assise à mes côtés, et me tournant presque le dos, les autres se sont mises en rond autour d'elle.

J'avais reculé jusqu'aux limites extrêmes du banc et mon attention s'était concentrée sur plusieurs jeunes filles restées debout à quelques pas de moi. Trois d'entre elles attiraient l'attention à des titres bien différents.

On aurait pu leur donner un nom d'après la fleur qui ornait leurs élégants chapeaux ; il y avait une rose, un liseron bleu, une Boule-de-Neige. La Rose était très belle, taille haute et souple, teint uni d'une blancheur rosée, traits fins, œil noir et chevelure blonde. Le Liseron semblait ramper contre cette belle Rose. C'était une femme petite, grêle, chétive, avec je ne sais quoi de nerveux, de maladif et cependant de vivant et de très joyeux dans la physionomie. La Boule-de-Neige fleurissait auprès.

Brune et pourtant blanche, cette jeune fille était d'une taille moyenne, mais parfaitement gracieuse. En la regardant on ne pensait guère à la remarquable harmonie de ses traits délicats, on ne voyait que son regard et son sourire. Ses grands yeux bruns si limpides, et cet aimable mouvement des lèvres, étaient tout dans cette jeune figure.

J'aurais aimé à prolonger mes réflexions sur chacune de ces jeunes filles, à arranger leurs caractères d'après leur physionomie respective, mais depuis que j'avais une voisine il me semblait que mon mal de tête revenait. La grande dame s'étant bien carrément assise sans m'accorder le moindre signe de politesse, je n'avais pas voulu laisser la place libre tout de suite. Je retrouvais à Angers ce

sot qui ne nous quitte guère : l'amour-propre. Dix minutes de plus passées sur le banc banal d'une promenade publique ayant sauvegardé ma dignité, je me levai et je repris le chemin de l'hôtel. Le Monsieur aux yeux tristes se retrouva encore une fois sur mon passage. Il était tout près de la grille cette fois et il regardait fixement et tristement vers l'endroit où j'étais naguère assise.

J'ai suivi la direction de son regard. C'étaient mes trois fleurs qu'il contemplait ainsi de loin.

*
* *

Le 25.

Je ne sais quel sentiment m'a poussée à me lever dès l'aurore et à aller faire, le cœur calme, une visite à cette maison dans laquelle j'entrerai dans deux heures le cœur palpitant.

J'ai choisi mon voile le plus épais et je me suis fait indiquer le chemin. La marchande que je consultais m'a montré du doigt une tour grise, une sorte de lanterne gigantesque en pierre, et elle m'a dit :

« Cette tour, Madame, la tour Saint-Aubin est au bout de la rue des Lices, et l'hôtel de Champtereux est au milieu de la rue, vous le reconnaîtrez à ses vieux balcons. »

J'ai suivi la direction qui m'était indiquée, et j'ai traversé la rue des Lices d'un pas rapide.

J'ai vu l'hôtel, que deux balcons de fer ouvragé distinguent parfaitement des maisons voisines.

Comme je revenais lentement sur mes pas, levant un œil indifférent sur ces murs grisâtres percés de hautes fenêtres, une porte s'est ouverte. Un vieillard que j'ai tout de suite supposé devoir être mon beau-frère, et un très jeune homme, ont paru sur le seuil et ont remonté la rue. Je les ai machinalement suivis de loin en me rappelant ce passage de la lettre de mon amie Pauline.

« Monsieur Henri de Champtereux est un long garçon fluet à la figure imberbe et grave. »

J'avais donc devant moi deux membres de cette famille, dont je fais bien malgré moi partie.

« Ceux-ci me plaisent, pensai-je, peut-être en sera-t-il ainsi des autres. »

Je les ai perdus de vue à la porte d'un établissement religieux. Plusieurs femmes sortaient de la cour. J'ai appris par elles que j'étais devant la maison des Jésuites.

Je me suis fait indiquer la chapelle et je suis allée montrer à Dieu l'état agité et inquiet de mon âme. Je suis sortie de là toute reposée.

*
* *

Le soir.

Comment me suis-je présentée ? Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'une porte s'est ouverte, qu'on a annoncé madame Ferdinand, que j'ai aperçu les yeux limpides de la Boule-de-Neige du Mail et le profil antique de la Rose, que j'ai passé tout émue dans je ne sais combien de bras, et que je me suis trouvée assise sur un canapé entre un homme au visage aimable, et une femme d'une cinquantaine d'années, qui pressait mes deux mains entre les siennes, et qui me regardait avec des yeux à infuser de la bonté.

Quand, après les premières effusions, le silence s'est fait, et que je me suis vue le point de mire de tous ces regards, j'ai éprouvé un naissant embarras.

Je m'étais dit que je tâcherais de me montrer gracieuse et grave ; mais je ne savais plus trop au juste ce qu'allaient devenir cette grâce et cette gravité.

Dans ce moment très pénible de paralysie morale, j'ai levé les yeux sur un portrait de famille placé vis-à-vis de moi.

Il représentait une femme habillée à la mode de mil-huit-cent-trente-trois, de la façon la plus extraordinaire par conséquent. Dans sa coiffure, son chignon s'élançait en pointe vers le haut du cadre.

Celle qui m'avait dit en m'embrassant : « Regardez-donc, je suis Renée », la jolie Boule-de-Neige, a vu là un moyen de mettre en fuite le malaise qu'elle devinait. Elle est venue ouvrir devant moi ses grands yeux rayonnants et m'a dit : « quel chignon, ma tante ! »

J'ai ri, tout le monde s'est empressé de rire et j'ai oublié ma gravité et mon embarras.

Ma fille avait eu naturellement une large part dans les caresses d'arrivée. Les exclamations les plus flatteuses avaient frappé mes oreilles : Est-elle gentille, est-elle mignonne, est-elle aimable ! Et je l'entendais appeler ma chérie, mon bijou, ma cousinette. Anne, très flattée de cet empressement, souriait, penchait la tête, et elle allait vers tous les bras arrondis, et sa petite bouche rose toute plissée pour le baiser.

Ysult et Renée regrettaient beaucoup qu'Henri fût parti le matin même pour aller passer un mois chez un de ses amis. On m'a parlé d'Henri, on m'a parlé de Renaud, on m'a fait mille et une questions sur les choses que j'aimais, sur nos habitudes, nos goûts.

Mon cœur s'épanouissait au contact de cette amabilité, mes yeux allaient de l'un à l'autre, remerciant chacun des paroles obligeantes, sympathiques qu'il m'adressait.

Au bout d'une demi-heure de conversation, tante Aimée a réclamé le silence pour dire qu'il était convenable que je me présentasse sur-le-champ chez madame de Champtereux, et qu'il serait bon que quelqu'un allât lui annoncer mon arrivée et lui demander si elle pouvait me recevoir.

Boule-de-Neige a aussitôt disparu. J'ai trouvé le salon froid. Son absence n'a pas été longue, elle est revenue toute rose et toute essoufflée.

« Bonne-maman est très souffrante, m'a-t-elle dit. Elle vous offre ses amitiés et vous prie de l'excuser. Sitôt qu'elle sera en état de vous recevoir, elle vous fera avertir. »

Mon cœur s'est involontairement resserré.

Tante Aimée qui a lu sur ma physionomie ce que j'éprouvais, s'est penchée vers moi.

« Songez que vous êtes la veuve de son fils, m'a-t-elle dit à l'oreille, excusez-la. »

J'ai pressé la main de la bonne tante et je me suis tournée vers une porte que Renée venait d'ouvrir en annonçant :

« Le paladin Renaud ! »

J'ai vu s'avancer un très bel homme de la tournure la plus élégante, mais de la physionomie la plus... éventée. Son regard hardi, un peu hagard même, s'est abaissé sur moi, et il m'a saluée en souriant. Il a les traits d'Yseult, mais il sourit comme Renée. J'ai reconnu un des héros de la course folle dont j'avais été le témoin.

« Belle tante, m'a-t-il dit d'un ton badin, votre vue me jette dans un extrême embarras. Je me demande ce qu'il faudra faire : vous respecter ou vous aimer.

— Mais... l'un et l'autre, ai-je dit, un peu vivement peut-être.

— Très bien répondu, » a dit la voix basse et douce de tante Aimée.

Renaud s'est incliné, s'est approché d'elle, l'a embrassée, et se retournant vers moi :

« Je vous présente la perle des tantes, Madame, » a-t-il dit gravement.

Tante Aimée l'a grondé en le regardant le plus tendrement du monde, et a proposé de me faire visiter mon appartement.

Nous y sommes allées, nous en sommes revenues. Renaud et Anne sont devenus amis dans le chemin.

Quand nous sommes descendus pour parcourir le jardin, il l'a portée assise sur son bras tendu.

Elle riait en ébouriffant à plaisir ses épais cheveux, souples et blonds comme ceux d'Yseult, et je l'entendais le tutoyer.

L'habitation est vaste et a un véritable air de grandeur. Un grand jardin fort accidenté sépare la maison d'un autre corps de logis flanqué d'un vieux pavillon. C'est là qu'habite Grande-Mère.

Renée a remarqué que j'essayais de saisir la manière dont elle prononçait ce mot.

Elle m'a pris le bras.

« Je vais satisfaire votre curiosité, m'a-t-elle dit, en riant. Bonne-maman a été très belle et a eu l'air jeune très longtemps. Le nom de grand'mère lui paraissait antique, elle aimait à nous entendre l'appeler : maman ; mais alors nous avions le bonheur de posséder deux mères, et c'était une confusion. Un jour, Renaud, qui a toujours son franc-parler, lui dit : Comme vous êtes très grande, plus grande que maman, vous serez ma Grande-Mère.

« Bonne maman accueillit bien la plaisanterie et elle devint pour tous : Grande-Mère. »

Je me sentais mal à l'aise dans cette partie du jardin, et j'osais à peine lever les yeux vers les longues fenêtres du pavillon. Je craignais de voir s'ouvrir une de ces persiennes closes et un appel en descendre.

*
* *

Le 19.

L'indisposition de madame de Champtereux continue et ma visite au pavillon est remise de jour en jour. Ma vue devant ébranler Grande-Mère, je ne dois me présenter devant elle que quand elle aura la force de me recevoir. Personne ne paraît ajouter une grande foi à cette maladie subite, et j'attends très patiemment qu'elle se termine. Grande-Mère continue à m'inspirer un véritable effroi. Tous les autres marchent à grands pas vers mon cœur, mais à des distances inégales. Tante Aimée et Renée s'y sont déjà complètement installées. Renaud et Yseult y

entreront tout à fait plus tard. Je ne puis m'empêcher de regarder encore avec une certaine défiance cette belle et froide Yseult. Je ne sais en vérité pourquoi. Toutes les femmes ne peuvent avoir la grâce affectueuse et réellement séduisante qui donne tant de charme à Renée.

*
* *

Le 24.

J'ai enfin fait ma révérence à mon illustre belle-mère. C'est une très grande dame, et sa beauté est de celles qui supportent les ravages du temps. Son front est encore uni, ses yeux ont encore de l'éclat, les rides profondes qui se creusent au coin de ses lèvres ne semblent posées là que pour rendre plus dédaigneuse l'expression d'une très belle bouche.

Le sourire un peu forcé qu'elle m'a adressé a découvert des dents d'un ivoire un peu jauni, mais parfaitement saines et admirablement rangées.

Elle a un peu changé de couleur en m'apercevant, et elle est demeurée muette. Je me serais bien contentée de lui baiser bien humblement la main, mais elle s'est levée et m'a embrassée. Quelque chose comme un sanglot a soulevé sa poitrine, et si elle n'avait pas été si imposante, je me serais bien volontiers jetée à son cou en ce moment. Mais comme elle a bien vite refoulé son émotion, j'ai refoulé la mienne, et nous nous sommes mises à causer de choses indifférentes. Sur sa demande, Anne a été portée sur ses genoux. Elle m'a félicitée de lui avoir donné le nom d'Anne, qui revient tout à fait à la mode, a-t-elle déclaré. J'ai trouvé la remarque assez puérile pour ce moment-là. Elle a discoursu quelque temps là-dessus. Et puis elle s'est mise à examiner ma fille avec un intérêt qui, je l'avoue, commençait à me faire battre le cœur. J'espérais que la gentillesse d'Anne voilerait son manque de beauté, qu'elle plairait à sa grand'mère. Je me suis

trompée. Je l'ai entendue qui disait à son fils : elle n'a rien de lui, rien ; elle n'est pas de notre race.

Pourquoi mes oreilles ont-elles saisi cette phrase blessante ?

Toute la journée j'ai été possédée par une tristesse folle. Le soir, quand ma fille a été endormie, je suis allée la contempler et je l'ai embrassée avec une sorte de délire.

Et je lui disais comme si elle avait pu me comprendre :

« Tu seras belle à mes yeux, du moins, tu seras belle aux yeux de ta mère et je t'aimerai pour tous. »

Renée me disait ce matin qu'une de ses amies, lui ayant demandé mon portrait, elle lui avait répondu : ma tante est une jolie (adjectif obligé) blonde à l'air calme.

Honneur à mes traits s'ils sont calmes !

*

* *

Le 30.

Ce matin j'ai aperçu sous ma fenêtre un jardinier qui, une serpe à la main, examinait attentivement des rosiers. Angers est une ville renommée pour ses fleurs et ses horticulteurs, et je me suis rappelée qu'on m'avait chargée d'une commission pour un grainetier quelconque. J'ai ouvert ma fenêtre. Le jardinier a levé la tête, et sous le large chapeau de paille brune j'ai reconnu le visage de mon compagnon de voyage, du Monsieur aux yeux tristes. Je l'avais cru placé plus haut dans l'échelle sociale.

Cependant, à la blancheur de ses mains et à beaucoup d'autres signes j'ai continué à croire que je n'avais point affaire à un simple jardinier, et je lui ai très poliment demandé s'il vendait des graines. Il m'a répondu qu'il ne s'occupait que des arbustes et qu'il s'adonnait surtout au soin des rosiers.

« Trouverai-je des plants chez vous, Monsieur ? ai-je repris.

— Certainement, Madame, et de toutes les espèces. Je suis le jardinier fleuriste de madame de Champtereux. J'ai écussonné tous les rosiers de ce jardin. Comment les trouvez-vous ?

— Superbes. Voulez-vous me donner votre adresse ? »

J'ai pris un calepin, et il m'a dicté l'adresse suivante :

« Monsieur Emmanuel, jardinier fleuriste, rue du Silence. »

Je me suis rappelé sa taciturnité en wagon, et j'ai involontairement souri en entendant le nom singulier de la rue où il demeure.

« Si jamais vous me faites l'honneur de visiter mon humble jardin, Madame, a-t-il ajouté en souriant lui-même, vous trouverez peut-être tout simple qu'on ait conservé à cette rue ce nom qui vous paraît si étrange. Elle mène au cimetière, ce lieu lugubre où vont s'éteindre tous les vains bruits de ce monde agité. »

J'ai incliné la tête pour toute réponse, et j'ai laissé mon jardinier philosophe continuer l'examen de ses rosiers.

OCTOBRE

Le 7 octobre.

JE serai solennellement présentée ce soir à la société ordinaire de madame de Champtereux. Une réunion a été organisée, le grand salon du pavillon s'ouvrira. Tante Aimée m'a donné une jolie toilette fraîche, et s'y est prise de façon qu'elle fût prête aujourd'hui. Son empressement à ce sujet m'a étonnée, je ne croyais pas qu'elle attachât une telle importance à ces frivoles détails.

Yseult m'a donné le mot de l'énigme.

« C'est qu'elle sait qu'il faut que vous brilliez un peu pour plaire à Grande-Mère, m'a-t-elle dit.

— Elle brillera, je m'en charge, » s'est écriée Renée.

Je voudrais cette soirée passée. Je n'ai rien de très brillant, et, si je ne flatte pas dans une certaine mesure l'amour-propre toujours affamé de madame de Champtereux, son indifférence ne fera que grandir. Tante Aimée a beau se mettre l'esprit à la torture pour traduire ses paroles et ses actes de la manière la plus aimable pour moi, cet œil noir qui s'arrête de temps en temps sur ma personne m'en dit plus long que sa charité. Je ne rentre pas sous terre, mais je me sens froid au cœur, et si je n'avais pas devant moi les bras de Renée, de tante Aimée et d'Yseult, ces chaînes de fleurs tendues au travers de cette porte, je m'envolerais à tire d'ailes, ma fille entre mes bras.

*

* *